

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

Pour les jeunes :

II. L'enveloppement religieux (Suite et Fin)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 257-266

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

POUR LES JEUNES

II. L'Enveloppement religieux

(*Suite et Fin.*)

Au sortir de la crise qui avait failli le dégrader dans son âme et dans son corps, Toussaint notait dans son journal que seule la religion, « une foi intérieurement et intensément vécue », le pourrait maintenir ferme dans ses résolutions. Et il ajoutait : « La religion au patronage est douce, mais elle ne dissimule rien; la doctrine reste austère dans le sourire presque espiègle de l'abbé Dousseray et toutes les condescendances ne laissent jamais douter d'un principe. Les cérémonies elles-mêmes ont chez nous un caractère spécial dont la grâce ne voile point la profondeur. L'orthodoxie n'est pas mutilée, le mystère n'est pas escamoté, les agréments de la liturgie ne font que préciser le sens caché des fêtes... Il faut que je me fasse un idéal; il faut que j'arrive à bien pénétrer le sens exact de la doctrine catholique. C'est ma résolution pour cette année qui recommence et qui s'ouvre par la retraite ». Cette résolution, tous les Philippins ont dû la prendre; car, à toutes les pages, nous pouvons constater avec quelle spontanéité et quelle franchise leur foi religieuse se mêle à leurs actes intérieurs et extérieurs.

L'idée du Christ à glorifier, à manifester aux âmes incroyantes, compénètre toute la vie philippine. Ces gars en maillots crème qui « poitrinent » dans les concours, ont conscience qu'ils ne font pas seulement valoir la souplesse et la vigueur de leurs muscles, mais qu'ils représentent encore, en quelque manière, leur *credo* catholique. Et s'ils s'exercent sur les places de jeux, s'ils

s'entraînent à quelque sport, ils aiment à se souvenir que « ce corps de chair n'est pas méprisable et insignifiant, puisqu'il est fait à l'effigie divine et devient aussi le temple auguste de l'Esprit ». C'est pourquoi Julien Vauguard, qui est tombé et qui se relève, ne veut revêtir le costume blanc et bleu des gymnastes qu'après avoir réglé son existence et s'être réhabilité à ses propres yeux et aux yeux de ses camarades. Cette conception que d'aucuns trouveront trop « mystique » se retrouve plus accentuée encore dans les autres moyens d'« emprise » du patronage.

Ce rappel incessant de l'idée religieuse choquera peut-être notre discrétion romande. Nous nous étonnerons de rencontrer le nom du Christ en des sujets qui ne l'exigent pas nécessairement. Les esprits rassis sourient volontiers des « emballés ». Mais nous devons prendre garde que nos Philippins sont d'un tempérament plus chaud ; ils extériorisent, dans les *Essais nouveaux* du moins, plus volontiers que notre jeunesse taciturne leurs sentiments intimes ; ils ne cachent point comme un vice honteux leurs bonnes pensées ; ils affrontent les sourires railleurs des mauvais plaisants ou l'étonnement des gens sages.

Puis, ils veulent être des apôtres. Il est donc nécessaire qu'ils s'intéressent à la religion, qu'ils l'étudient, qu'ils s'en pénètrent, qu'ils en fassent l'idée centrale qui anime et vivifie leur vie. Il ne peut leur suffire de la penser et de la méditer en secret ; il faut qu'ils la ressentent et se l'incorporent, qu'ils en imprègnent leurs paroles et leurs actions. S'ils se contentaient d'une foi placide et renfermée, ils seraient d'honnêtes chrétiens sans doute, mais non pas des manieurs d'âmes, des militants, des conquérants.

Edward Montier appartient à la jeune école des catholiques sociaux, dont il devient l'un des chefs le plus

actifs et le plus écoutés. Son disciple Toussaint épouse ses idées avec quelque intempérance. Il est si fortement saisi par la nécessité de travailler à la propagande sociale-chrétienne qu'il pense un moment délaissier quelque peu le patronage pour s'y mieux consacrer. M. Lorient calme d'un mot ces intempêtes ardeurs : « Tu as ici un rôle plus ingrat peut-être, mais aussi plus méritoire, à remplir... Tu as ici des camarades à éveiller à la vie chrétienne avant de les éveiller à la vie sociale. Pas de sociaux improvisés ; pas de véritables sociaux sans vie intensément religieuse ! » L'apôtre, en effet, pour conquérir des âmes, ne doit-il pas avoir une foi vivace et chaude, dont l'ardeur risque de paraître intempérante aux natures plus froides ?

Ces jeunes gens réagissent aussi contre le métier purement manuel, contre les préoccupations matérielles et la routine quotidienne. Leur esprit veut s'élever au-dessus de la besogne dure et terre à terre qui remplit leurs journées. Car quels sont ces adolescents qui se réunissent, le soir, dans la chapelle, pour entendre l'abbé Doussery leur parler de la vie éternelle ? « Mécaniciens, calicots, petits clercs d'avoués, coupeurs en chemises, garçons d'entrepôts, jeunes comptables, ouvriers, tous ceux que roule la rue et que le magasin contamine », les voilà ! Après avoir vécu huit à dix heures durant dans la matière, ils ont besoin de penser au Ciel, au Christ accueillant du Tabernacle, à la force reconfortante des sacrements qui versent dans leurs cœurs la vie divine elle-même. « On s'emballa un peu, parfois, c'est vrai, remarque Toussaint, mais le mal est-il si grand et ne vaut-il pas mieux s'enthousiasmer pour un beau rêve que de s'embourber dans les réalités ? » Non, ce n'est pas un rêve. Elle est d'une réalité puissante, la doctrine qui nous rappelle que nous ne sommes pas sur la terre pour réparer des machines, établir des comptes, satisfaire aux

exigences des clients, mais pour connaître, aimer et servir Dieu et par ce moyen acquérir la vie éternelle. « La foi chrétienne que j'ai recueillie chez les Philippins, confesse l'un d'eux, ne m'a pas détaché du monde ; elle m'y a au contraire intéressé. J'ai compris que, si la vie éternelle est la pleine vie, la préface que nous en vivons ici-bas mérite d'autant plus d'être vécue qu'elle nous mène logiquement à l'autre ». Et qui de nous oserait reprocher à ces jeunes gens de se souvenir de leurs destinées éternelles au milieu de leur travail matériel, et de se le dire, et de le dire à ceux qui l'oublent ?

Car ils doivent réagir encore contre le milieu sceptique et gouailleur qui les entoure. « Toutes ces fêtes du patronage, remarque mélancoliquement Toussaint, auxquelles je me livre tout entier, ne durent qu'un moment ; le reste du temps, je suis pris entre deux feux ; au magasin, à la maison, il semblerait parfois que l'on s'acharne après moi ; trois fois la semaine, j'ai deux heures à peine au patronage pour me refaire un peu ; mais tout se mêle et se heurte en moi ; au magasin, toujours les mêmes histoires de femmes, comme d'ailleurs à l'étude de l'avoué, naguère ; malgré soi, on se prend à écouter, on se surprend à sourire ; car c'est parfois drôle et ils ont des manières de raconter cela ! La politique aussi quelquefois s'en mêle, et la religion ; décidément je ne suis pas assez ferré pour répondre, mais même quand on a une assez bonne réponse à fournir, si on la donne, ils n'écoutent pas et ils lancent une grosse balourdise qui fait s'esclaffer tout le magasin : « Qui est-ce qui t'a dit ça, puceau ? » On voit de quoi s'occupent dans leurs conversations et leurs loisirs leurs camarades : « de femmes et de bicyclettes ». Ces garçons cependant « ne sont pas méchants ; mais ils ne vivent que pour la noce » ; ils s'amuse ; ils se moquent de ceux qui vont à la messe et communient ; ils les blaguent. Comment pourraient-ils leur résister ceux

qui ne « crânent » pas, ceux qui n'osent pas afficher bravement ce qu'ils sont et veulent être ? Mais pour garder intact et ferme ce courage de tous les jours, de toutes les heures, l'âme doit tout entière s'emplier de la foi au Christ et du dévouement à son Eglise.

Ils sont peu nombreux, certes, ceux qui ont cette bravoure. Les railleries des incroyants les poursuivent, et, trop souvent, les tièdes et les routiniers les considèrent comme des « signes de contradiction ». Mais ils ont la foi robuste autant que sincère. Ils en imposent, à la longue, et ceux mêmes qui les ont moqués sont obligés d'avouer : « Tu n'es pas catholique pour la pose ; avec toi, c'est franc ». Ils espèrent malgré tout et s'obstinent à croire que le Christ sera vainqueur quand même. Il faut croire au succès pour oser l'effort.

Malgré les déconvenues et les tristesses, ces intrépides adolescents continuent de croire, d'espérer et d'agir. Bien plus, ils prévoient les déboires ; ils vont bravement à rencontre d'échecs entrevus. Toussaint, alors que ses projets sont à vau l'eau, qu'il a perdu sa place et que son cœur est brisé, s'en va communier et se reprend, car « ce n'est pas quand les hommes nous manquent qu'il faut abandonner Dieu ». A force de tentatives, d'abord infructueuses, la victoire se prépare lentement et le Christ fait servir à sa cause même l'insuccès. Mais une conviction singulièrement têtue est nécessaire, non seulement pour croire au succès quand même, mais aussi, ce qui est bien plus méritoire, pour avoir le courage de l'insuccès.

Il résulte donc des nécessités de l'apostolat religieux et social, de la réaction contre le métier matériel et le milieu jouisseur, contre le découragement et la fatigue, une certaine disposition d'âme à ce que l'on appelle, d'un mot pris souvent à tort dans un sens défavorable, « le mysticisme », et qui n'est au fond qu'une vie chrétienne plus intensément vécue et diffusée autour de soi avec

quelque enthousiasme. « Je crois que le sacrifice quotidien du Sauveur a une vertu même sociale, qu'il peut rendre les hommes meilleurs et avoir une influence heureuse sur le perfectionnement de l'individu. On a l'air de me dire que je suis un naïf de mêler ainsi le Christ à la vie du monde et de croire à cette efficacité sociale de la messe ? Mais alors à quoi servent la messe et les mérites infinis du Sauveur ? » Laissons donc parler ces jeunes gens, en catholiques, de ce qui leur tient au cœur, de l'Eglise et de leur foi.

Mais nous-mêmes, gens rassis et de bon sens, qui sommes tentés de nous étonner, ne sommes-nous pas trop sages ? Nous croyons que la doctrine chrétienne doit informer *toute* notre vie; le Christ vient surnaturaliser par sa grâce *toutes* nos actions, que nous travaillions ou que nous nous reposions, que nous mangions ou que nous buvions. Alors pourquoi craindre si fort de manifester simplement notre croyance intime ? Pourquoi pratiquer à l'égard de la vérité religieuse la tactique fameuse : « Y penser toujours et n'en jamais parler ? » Ne nous exposons-nous pas, à force de n'en point parler, à n'y plus penser ? Agissons-nous avec une pareille discrétion dans tous les autres ordres de connaissances et de convictions ?

Cette piété, chez les Philippins, ce « mysticisme », si l'on veut, est au reste, du meilleur aloi. Car leur vie religieuse se laisse guider, dans ses manifestations, par l'Eglise dans la suite et la signification des dimanches et des fêtes, qui « jalonnent l'année et sont comme les grains d'or d'un chapelet ». Ce n'est là que la moins curieuse et la moins originale partie du livre de Montier, que celle où il nous décrit « l'initiation liturgique » de ses jeunes gens. On étudie chaque semaine, au cercle artistique, le sens des cérémonies religieuses ; on traduit et l'on explique les offices et les rites, les psaumes et les oraisons. L'abbé Douseray y met toute sa science.

M. Loriens, se soutenant à propos que M. Ed. Montier a publié autrefois un volume de vers, *l'Idéale Jeunesse*, traduit en bonnes et belles poésies les hymnes latines.

Ce retour à la source de la piété, à son aliment le plus substantiel et le plus réconfortant, est d'autant plus remarquable que, de notre temps, le culte intérieur, celui du cœur et de la pensée, s'est trop souvent écarté des offices et des prières officielles de l'Eglise pour se repaître de livres fades et de dévotions privées et surrogatoires. Or l'Eglise a reçu de son divin Fondateur la mission de faire connaître aux peuples Dieu et son Christ ; elle en a reçu aussi la mission de leur apprendre à prier. Elle a donc réglé le culte par lequel nous offrons au Créateur l'hommage qui lui est dû. Sa prière, par conséquent, doit être la plus convenable, la mieux agréée, la plus efficace. Ce qui nous unit, nous catholiques, en un seul corps, ce n'est pas seulement la même foi, guidée et gardée par les enseignements infallibles du Vicaire de Jésus-Christ ; c'est encore la communauté de la prière liturgique et tout d'abord la Messe et l'Eucharistie, centre de tout le culte. Tous les fidèles devraient y participer et en tirer les surnaturels aliments de la piété intérieure. Pourquoi donc les offices ne causent-ils que de l'ennui ? Pourquoi les évite-t-on d'ordinaire ? Parce qu'ils ne sont pas compris ; parce que nos enfants et nos jeunes gens ne saisissent rien sous les paroles latines ; parce qu'ils n'ont aucune notion du sens des fêtes et de leur répercussion dans la vie personnelle des fidèles ; parce que le symbolisme des rites sacrés leur échappe.

Aussi avons-nous été agréablement surpris de trouver chez les Philippins l'intelligence de la liturgie et la participation effective des assistants aux cérémonies de l'Eglise. Ils connaissent le contenu des textes ; ils savent ce que signifient les rites et les symboles. Ils entrent dans l'esprit des solennités et des temps ecclésiastiques.

Ils exécutent en latin les chants liturgiques, mais ils en comprennent la signification. Et leurs cantiques français ne sont le plus souvent que des traductions d'hymnes latines rendues dans leurs antiques mélodies.

C'est ainsi que, la veille de Pâques, au moment de quitter le patronage, retentit l'*O filii, o filiae*, adapté comme suit :

Chers Philippins de la cité,
Le Roi de gloire et de beauté
Est aujourd'hui ressuscité.
Alléluia !

Qu'on lise dans les *Essaims nouveaux* la description de la fête de Pâques ou de celle de Noël et l'on se rendra compte comment cette liturgie, qui nous paraît si lointaine, peut saisir l'âme par la beauté du sens enclos dans les rites et remplir les cœurs d'une forte et prenante piété.

Des cérémonies spéciales rappellent aussi les événements notables du passé philippin. Et, dans le présent, il n'est pas une manifestation de quelque importance qui n'ait quelque répercussion sur la vie religieuse extérieure du patronage.

C'est, par exemple, cette offrande des couronnes gagnées aux concours :

Seigneur, nous vous offrons ces dépouilles opimes ;
Recevez-nous, vainqueurs, au retour des combats
Et gardez-nous, plus tard aussi, vainqueurs sublimes,
Pour les gloires du ciel qui ne s'éteindront pas.

C'est encore la célébration de l'« Exode », anniversaire de leur installation dans les locaux qui les abritent aujourd'hui et qui sont devenus comme leur Terre promise.

De l'Égypte autrefois, sur l'ordre de Moïse,
Les Hébreux sont sortis en exode fameux ;

Ils sont entrés vainqueurs dans la Terre promise :
Au temps de Pâques aussi, nous avons fait comme eux ;
Sans bagages, sans or, en dépit de l'envie,
Guidés tout simplement par notre espoir en Dieu,
Nous avons traversé les déserts de la vie
Et nous avons planté notre tente en ce lieu.

Nous voulons célébrer dans un hymne sincère,
Tout tressé d'allégresse et parfumé d'amour,
Au pied du même autel, le cher anniversaire
De l'exode accompli par nous en pareil jour.

Ce cantique triomphal commence les cérémonies du dimanche de Quasimodo. La messe est célébrée ensuite en action de grâces pour les bienfaits accordés par Dieu au patronage et à ses membres. Elle est suivie par le chant du Psaume *In exitu*, qui rappelle la sortie d'Égypte et les grandeurs du Dieu d'Israël.

L'après-midi, les vêpres terminées, les dignitaires s'avancent vers un autel où sont exposés les saints Évangiles et les reliques de saint Philippe de Néri, et, la main tendue, ils affirment en une solennelle promesse leur volonté de demeurer fidèles aux devoirs de leur charge et de consacrer un dévouement inlassé au service de leurs frères.

Telle est encore cette fête des *lis*, où les petits sont reçus dans le patronage et confiés chacun à un parrain qui doit le protéger et veiller sur lui, qui endosse devant tous comme une charge d'âme à son égard. « L'aumônier a béni les insignes du patronage, le petit écusson bleu ciel couronné lui-même de lis ; il les a distribués aux parrains, lesquels les ont eux-mêmes épinglés sur les poitrines de leurs filleuls. La tradition des âmes était opérée ; comme pour en prendre possession, nous avons,

chacun, mis la main sur l'épaule du jeune *lis* qui nous était confié et nous avons solennellement affirmé notre intention d'être pour eux des apôtres et des protecteurs... La procession s'est ensuite organisée, modeste comme pompe extérieure, mais pieuse et recueillie, parcourant lentement la cour et le Hall, stationnant longuement aux reposoirs. La maison tout entière était devenue un vaste temple et vraiment on sentait que le Christ passait parmi nous sous le dais bleu et blanc, entouré de ses gardes du corps robustes, précédé des *lis* ; cette procession mâle et gracieuse tout ensemble offrait quelque chose de reconfortant. Si elle n'avait pas les pompes du passé, elle avait les espérances de l'avenir... »

L'avenir, oui, il s'élabore dans ces patronages où la vie chrétienne n'est pas un vain mot, où l'on arme les intelligences de connaissances sûres et les cœurs de vouloirs énergiques. Et, parce que nous croyons au triomphe final du Christ Rédempteur, nous avons confiance en ceux qui tentent de rétablir son règne dans les âmes, qui, en face de l'indifférence et de l'impiété, affirment leurs convictions et les font partager autour d'eux.

Leur influence commence déjà d'apparaître. Les membres des patronages « laïques » abandonnent les institutions officielles, malgré les attirances et les avantages de tout genre qui leur sont offerts, et, M. Edouard Petit l'avoue lui-même avec dépit, viennent grossir les rangs des jeunes gens des œuvres catholiques. Pourquoi ? M. Edward Montier répond d'un mot : « Dieu l'emporte, voilà la vérité ! »

E. DÉVAUD.